Cahiers de Psychologie Politique

N° 21 | 2012
Résistances et altérité Juillet 2012

Conflit, résistance et similarité. La conversion chez Proust à travers l'affaire Dreyfus

Stéphane LAURENS

Édition électronique :
URL :
https://cpp.numerev.com/articles/revue-21/1573-conflit-resistance-et-similarite-la-conversion-chez-proust-a-travers-l-affaire-dreyfus
DOI : numerev_748
ISSN : 1776-274X
Date de publication : 25/07/2012

Cette publication est sous licence **CC BY-NC-ND** (Attribution - No commercial - No derivatives).

Pour **citer cette publication** : LAURENS, S. (2012) Conflit, résistance et similarité. La conversion chez Proust à travers l'affaire Dreyfus. *Cahiers de Psychologie Politique*, (21).
https://doi.org/10.34745/numerev_748

Moscovici illustre le mécanisme de conversion à travers l'affaire Dreyfus telle qu'elle est vécue par les personnages de Proust dans la *Recherche du temps perdu*. Moscovici montre que la minorité, en créant un conflit avec la majorité, attirerait l'attention de la population sur l'objet. Cette activité cognitive centrée sur l'objet conduirait à la conversion.
La réintroduction de la psychologie des personnages proustiens donne une tout autre lecture de la conversion. Le conflit social entraînerait en effet une centration et un rejet des positions minoritaires, mais cette activité cognitive conduirait surtout à l'intériorisation de cette position. Dans un conflit, ceux qui s'opposent élaborent la position de l'adversaire et tous les protagonistes qui au départ sont opposés et différents finissent, justement à force de s'opposer, à être opposés, mais similaires dans la mesure où chacun a construit la position de l'autre.
Ainsi, le conflit social rend paradoxalement les groupes ou les individus engagés dans ce conflit plus semblables.

Mots-clés :

L'influence et ses conceptions

Le concept d''influence est habituellement convoqué pour saisir comment deux entités indépendantes et bien séparées l'une de l'autre, agissent l'une sur l'autre à un instant donné (Marková, 2003/2005). Avant et après l'interaction, ces deux entités subsistent isolément dans un état d'autonomie qui semble constituer leur nature profonde, leur être.

Par exemple, l'individu perçoit et analyse un monde déchiffrable, compréhensible, grâce à ses perceptions et ses cognitions, mais occasionnellement (lorsqu'il est incertain, lorsque le monde est devenu incompréhensible, imprévisible) il s'en remet au jugement d'autrui pensant que ce dernier serait peut-être mieux informé que lui. Dans un tel cas, l'individu imite autrui, agissant comme lui.

Dans cette logique, l'interaction ou l'influence apparaissent comme une emprise de l'une des entités sur l'autre, comme un renoncement de l'une des entités à ce qu'elle est fondamentalement, naturellement : un individu indépendant, autonome,

responsable… pour devenir, par le processus d'influence, un imitateur ignorant, un suiveur ne décidant et ne comprenant rien et imitant d'autrui. On retrouve là l'image de l'homme sous influence véhiculé par les célèbres expériences de Asch (1952) ou de Milgram (1975). Avant ou après l'expérience, le sujet pense, s'exprime, décide… dans un monde qu'il déchiffre, mais durant la phase d'influence il est assujetti et vit dans un cauchemar (Brown, 1965, p. 671). Pour Milgram il est même dans un autre état, l'état argentique, et c'est une autre psychologie qui domine et fait agir.

Cette conception de l'influence, qui domine en économie[1] et se retrouve fréquemment en psychologie sociale[2], montre l'interaction comme un événement momentané et l'influence comme un phénomène qui affecte le sujet au point de le mettre en péril, de le nier : s'il ne résiste pas à l'influence d'autrui (maintenant ainsi son indépendance, son identité), il s'aliène, perdant par là ce qui le caractérise habituellement : autonomie, indépendance, responsabilité[3]… L'influence apparaît ainsi comme néfaste, elle s'oppose à l'individu puisqu'il risque l'aliénation lors de l'interaction. Mais plus généralement c'est l'autre qui s'oppose à l'être et le nie dès lors qu'ils interagissent.

Le modèle génétique de l'influence développé par Moscovici apporte une autre conception de l'influence en affirmant d'une part la permanence des rapports d'influence (ex. dans les transactions permettant la construction de normes, dans le conformisme, mais aussi l'innovation), et estimant d'autre part que tous les individus sont à la fois source et cible de l'influence. L'influence devient, dans le modèle génétique, un lien social par lequel société et individus se constituent.

Comme le montrent Laurens et Markovà (2011), si beaucoup de théories de l'influence et de la persuasion décrivent un rapport unilatéral, une influence de la source (l'émetteur d'influence) vers la cible (récepteur de l'influence), la théorie des minorités actives propose une tout autre lecture en posant la réciprocité des rapports d'influence, qui au-delà de l'interdépendance de la minorité avec la majorité souligne que minorité et majorité se constituent ensemble dans une relation dialogique (Markovà, 2011). Minorité et majorité se définissent l'une par rapport à l'autre mais n'existent pas l'une sans l'autre. Les actions d'une des entités engagent l'autre à réagir et cette réaction engage en retour la première entité.

On a donc tort de voir ce conflit comme une opposition brutale entre majorité et minorité visant à l'anéantissement de l'autre (la majorité tentant d'anéantir la minorité, de faire pression sur ses membres pour qu'ils cèdent et rentrent dans le rang ; la minorité tentant de renverser l'ordre établi pour imposer ses positions). Ce conflit est un dialogue par lequel ces deux entités se constituent, un dialogue de confrontation et d'opposition qui paradoxalement rapproche, dans un espace commun, ces deux entités en conflit : « Dans l'expérience du dialogue, il se constitue entre autrui et moi un terrain commun, ma pensée et la sienne ne font qu'un seul tissu, mes propos et ceux de l'interlocuteur sont appelés par l'état de la discussion, ils s'insèrent dans une opération commune dont aucun de nous n'est le créateur. Il y a là un être à deux… » (Merleau-Ponty, 1945, p. 407)

L’ouvrage présentant la théorie des minorités actives comporte un appendice illustrant un aspect du processus d’influence minoritaire, la résistance et la dissidence d’Alexandre Soljenitsyne. Malgré l’immense écart de force qu'il existe entre le dissident et le Politburo, il existe pourtant bien une interdépendance entre ces deux entités, ils coagissent, s’affectant mutuellement (Markovà, 2011).

Moscovici (1986) livre une autre très belle illustration de ce processus d’influence minoritaire dans les descriptions que fait Proust des prises de position de quelques-uns des personnages de son roman *À la recherche du temps perdu* à propos de l’affaire Dreyfus. Proust décrit le rejet de la minorité dreyfusarde et de ses prises de position. Une minorité active qui finit néanmoins par convertir quelques-uns de ceux qui justement s'opposaient aux postillons dreyfusardes.

À travers cette illustration, la résistance apparaît sous deux angles.

Tout d'abord la résistance de la minorité aux pressions majoritaires. C'est une résistance qui est nécessaire à l'existence même de la minorité active. Sans cette résistance, sans cette certitude d'avoir raison, d'être dans le vrai, la minorité abandonnerait son combat et ses membres se conformeraient. Cette résistance est pour Moscovici un mécanisme important du fonctionnement social. En effet les positions déviantes sont considérées comme fréquentes et normales, Moscovici (1979) affirmant que les groupes n'excluent généralement pas leurs membres même lorsqu'ils sont déviants. Ces derniers n'ont pas pour objectif principal de se conformer, de ressembler aux autres et donc d'éliminer aussi rapidement que possible ce qui ferait obstacle à l'assimilation, au consensus. Au contraire, dans le modèle génétique, les individus affirment leur point de vue, tiennent leur position, argumentent et résistent aux pressions qui s'exercent sur eux.[4]

Ensuite, et c'est principalement ce point qui sera développé dans ce texte, c'est la résistance des individus aux idées auxquelles ils s'opposent. Résistance aux idées déviantes qui constitue le mécanisme par lequel les idées minoritaires entrent dans les esprits et entraînent parfois par des conversions.

Cet exemple, outre qu’il permet à nouveau d’illustrer la conversion aux idées minoritaires, conforte cette lecture dialogique des processus d’influence minoritaire grâce à la psychologie des personnages proustiens.

Dans une première partie, je décrirai l’affaire Dreyfus, la constitution d’une minorité active, son influence, les résistances que ce conflit social fait naître et les conversions aux idées minoritaires qui découlent précisément d’une résistance à la minorité.

Ensuite, je reviendrai sur la psychologie des personnages proustiens afin de saisir, au-delà des processus sociocognitifs largement étudiés en psychologie sociale, comment les personnages confrontés à une source minoritaire s’engagent dans un conflit qui les conduit, en même temps qu’ils s’opposent à la minorité et à ses idées, à intégrer ces positions minoritaires. Ainsi paradoxalement le conflit, la résistance aux idées de l’autre,

leur déni… amèneraient les protagonistes du conflit sur un plan d'échange, de dialogue, les rendant ainsi plus semblables. Ainsi, la confrontation à l'autre et à ses positions est nécessaire au maintien d'un espace commun, elle permet la conversion et le changement social.

L'affaire Dreyfus : l'impact d'une minorité active

En 1894, Alfred Dreyfus, un officier juif de l'armée française est condamné à perpétuité pour trahison. Accusé d'avoir livré des documents à l'Allemagne, il est dégradé et envoyé au bagne de Cayenne. Au moment de ce jugement, presque personne ne pense qu'il est accusé à tort. Cependant sa famille (notamment son frère Mathieu Dreyfus) est convaincue de son innocence et tente d'en apporter les preuves et de les faire connaître. Assez rapidement, ces preuves d'innocence sont établies et quelques individus convaincus par Mathieu Dreyfus demandent la révision du procès. Mais malgré la présentation de ces preuves et l'utilisation de diverses voies de recours, ils sont ignorés : l'affaire est classée, justice est rendue.

Trois ans après la condamnation, ces demandes répétées de révision du procès paraissent déplacées, infondées, pire, elles suscitent la méfiance et le rejet de ces provocateurs dont on se demande quel objectif caché ils poursuivent : discréditer la justice ? Diffamer l'armée ? Déconsidérer les témoins à charge ?… Malgré tout, la minorité, une poignée d'individus, n'a de cesse de convertir les incrédules et les sceptiques qui les entourent. Elle obtient le soutien de Jaurès, de Blum, de Zola… Convaincus de la justesse de leur cause, ils constituent une minorité active qui, par ses prises de position systématiques, ne peut être ignorée.

La minorité crée donc un conflit avec les positions majoritaires et elle acquiert ainsi une audience qui est sans rapport avec sa représentativité : tout le monde entend ses arguments… même si ces arguments sont rejetés. Avant l'intervention minoritaire, il n'y avait aucun doute : le jugement est rendu, Dreyfus est coupable et l'affaire est close. Par contre, après l'intervention minoritaire, la population apprend que certains voient les choses autrement. C'est la phase de révélation d'une opposition, l'émergence d'un débat social.

Dans le roman de Proust, les personnages (généralement des aristocrates) parlent de l'affaire, s'indignent des positions minoritaires, s'étonnent qu'on puisse soutenir de telles postions… et réaffirment leur confiance en l'armée, la justice, la France… Par exemple, l'un des personnages, le prince de Guermantes, affirme qu'il soutient, comme ses amis de l'armée, que le capitaine Dreyfus est coupable et de nombreux autres personnages du roman prennent des positions similaires.[5]

Mais ces réaffirmations, ces tentatives de resserrements des liens autour de solidarités constituées ne sont que la conséquence de la dynamique déclenchée par l'affaire

Dreyfus. L'affaire et les débats qu'elle génère produisent multiples bouleversement, des « changements de critères », des « dispositions nouvelles » (Aì l'ombre des jeunes filles en fleurs 1, p. 186) entraînant une recomposition des relations interpersonnelles en fonction des prises de position des individus (Blum, 1935, p. 35), et une reconfiguration des groupes selon cette ligne de conflit autour de laquelle naît une effervescence extraordinaire (Blum, 1935, p. 99).

Par exemple, chez Swann « l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite, avait réveillé (...) le sentiment d'une solidarité morale avec les autres juifs, solidarité que Swann semblait avoir oubliée toute sa vie» (Sodome et Gomorrhe 1, p. 189-190). Ainsi il « remettait toutes ses admirations et tous ses dédains à l'épreuve d'un critérium nouveau, le dreyfusisme. » (Le côtеÌ de Guermantes 3, p. 413-414) si bien qu'il « trouvait maintenant indistinctement intelligents ceux qui étaient de son opinion, son vieil ami le prince de Guermantes, et mon camarade Bloch qu'il avait tenu à l'écart jusque-là, et qu'il invita à déjeuner. » (Sodome et Gomorrhe 1, p. 235-237).

En même temps, les cercles dans lesquels Swann évolue lui deviennent hostiles, ses amis ne le comprennent pas et voient dans ses positions dreyfusardes un reniement de leur amitié[6], si bien qu'on évite de le recevoir, de le croiser de crainte d'avoir à le saluer en public...[7] Swann est pris dans ce mouvement de déclassement des juifs, de leur mise au ban consistant par exemple à les considérer comme n'étant pas français, puisque juifs.

« Je répondis que Bloch était français. "Ah ! Dit M. De Charlus, j'avais cru qu'il était juif." La déclaration de cette incompatibilité me fit croire que M. De Charlus était plus antidreyfusard qu'aucune des personnes que j'avais rencontrées. Il protesta au contraire contre l'accusation de trahison portée contre Dreyfus. Mais ce fut sous cette forme : "Je crois que les journaux disent que Dreyfus a commis un crime contre sa patrie, je crois qu'on le dit, je ne fais aucune attention aux journaux ; je les lis comme je me lave les mains, sans trouver que cela vaille la peine de m'intéresser. En tous cas le crime est inexistant, ce compatriote de votre ami aurait commis un crime contre sa patrie s'il avait trahi la Judée, mais qu'est-ce qu'il a à voir avec la France ?" J'objectais que, s'il y avait jamais une guerre, les juifs seraient aussi bien mobilisés que les autres. "Peut-être, et il n'est pas certain que ce ne soit pas une imprudence. Mais si on fait venir des sénégalais ou des malgaches, je ne pense pas qu'ils mettront grand cœur à défendre la France, et c'est bien naturel. Votre Dreyfus pourrait plutôt être condamné pour infraction aux règles de l'hospitalité. » (Le côtеÌ de Guermantes 2, p. 225-226)

Mais les minoritaires ne cèdent pas, s'engagent dans ce combat[8] et leurs arguments sans cesse répétés entrent dans les esprits. Les individus qui les entendent sont amenés à y réfléchir, notamment pour les rejeter, pour les dénier et finalement ils finissent par connaître les positions minoritaires sans pour autant les accepter. Par exemple, les personnages du roman critiquent les positions dreyfusardes, ils parlent fréquemment des prises de position de telle personne en faveur de la révision du procès, cherchent les raisons qui peuvent les motiver (des solidarités de clans[9], leur origine juive[10], des intérêts communs...), ils cherchent qui peut les influencer vers de

telles positions… « Il y a une donzelle, une cascadeuse de la pire espèce, qui a plus d'influence sur lui et qui est précisément compatriote du sieur Dreyfus. Elle a passé à Robert son état d'esprit» (Proust, Le côteÌ de Guermantes 2, p. 117-118) « c'est probablement sa petite grue qui lui aura monté le bourrichon» (Le côté de Guermantes 2, p. 122).

En définitive, les déviants, dans ce cas les dreyfusards, sont au centre de l'attention (Schachter, 1951). Une attention faite de critiques, mais ils sont au centre et ce qu'ils disent jouit d'une audience considérable. Face au syndicat dreyfusard et aux pétitions pour la révision du procès apparaissent des comités et des pétitions contre cette révision. La société s'organise autour de ce conflit polarisant : « Les vérités et contre-vérités qui s'opposaient en haut chez les intellectuels de la ligue de la patrie française et celle des droits de l'homme se propageaient en effet jusque dans les profondeurs du peuple. » (Le côté de Guermantes 2, p. 242)

Progressivement, des antidreyfusards finissent par être influencés par les vues minoritaires sans l'avouer aux autres et ni même sans se l'avouer à eux-mêmes. Par exemple, le Prince de Guermantes devient sensible aux moindres détails de l'affaire et sa position varie rapidement au gré des nouvelles publiées par les journaux : « Je vous avouerai que cette idée d'une illégalité possible dans la conduite du procès m'était extrêmement pénible à cause du culte que vous savez que j'ai pour l'armée ; j'en reparlai avec le général, et je n'eus plus, hélas ! Aucun doute à cet égard. Je vous dirai franchement que, dans tout cela, l'idée qu'un innocent pourrait subir la plus infamante des peines ne m'avait même pas effleuré. Mais par cette idée d'illégalité, je me mis à étudier ce que je n'avais pas voulu lire, et voici que des doutes, cette fois non plus sur l'illégalité mais sur l'innocence, vinrent me hanter. Je ne crus pas en devoir parler à la Princess (…) il m'était trop cruel de lui faire part de mes soupçons qui n'atteignaient, il est vrai, que quelques officiers. Mais je suis d'une famille de militaires, je ne voulais pas croire que des officiers pussent se tromper. J'en reparlai encore à Beauserfeuil, il m'avoua que des machinations coupables avaient été ourdies, que le bordereau n'était peut-être pas de Dreyfus, mais que la preuve éclatante de sa culpabilité existait. C'était la pièce Henry. Et quelques jours après, on apprenait que c'était un faux. Dès lors, en cachette de la Princesse, je me mis à liretous les jours le Siècle, l'Aurore[11] ; bientôt je n'eus plus aucun doute, je ne pouvais plus dormir. » (Sodome et Gomorrhe 1, p. 227-229)

Le conflit n'est plus seulement un conflit entre des institutions mises en cause et la minorité ou entre une majorité et une minorité. Ce conflit est intériorisé par les individus qui s'intéressent à l'affaire, qui suivent ou prennent part à ce débat social, et ils sont de plus en plus nombreux dans ce cas.

Ainsi, le Prince de Guermantes passe beaucoup de temps à réfléchir à cette affaire, il lit la presse des différents bords pour connaître les arguments et les raisonnements de tous et il est tourmenté au point de souffrir d'insomnie.

Tiraillé par ce conflit intérieur, le prince de Guermantes se confie à son ami l'abbé Poiré

chez qui il rencontre avec étonnement la même conviction. Il lui demande de donner des messes à l'intention de Dreyfus, de sa malheureuse femme et de ses enfants.

« — Non, me répondit l'abbé (…) car j'ai une autre messe qu'on m'a chargé de dire également ce matin pour lui.

— Comment, lui dis-je, il y a un autre catholique que moi qui est convaincu de son innocence ?

— Il faut le croire.

— Mais la conviction de cet autre partisan doit être moins ancienne que la mienne.

— Pourtant, ce partisan me faisait déjà dire des messes quand vous croyiez encore Dreyfus coupable.

—Ah ! je vois bien que ce n'est pas quelqu'un de notre milieu.

— Au contraire !

— Vraiment, il y a parmi nous des dreyfusistes ? Vous m'intriguez ; j'aimerais m'épancher avec lui, si je le connais, cet oiseau rare.

— Vous le connaissez.

— Il s'appelle ?

— La princesse de Guermantes. » (Sodome et Gomorrhe 1, p. 232-233)

Le prince de Guermantes apprend donc avec stupéfaction que sa femme ainsi que l'abbé sont eux aussi convaincus de l'innocence de Dreyfus. Mais jamais ils ne s'étaient dévoilés. « Pendant que je craignais de froisser les opinions nationalistes, la foi française de ma chère femme, elle, avait eu peur d'alarmer mes opinions religieuses, mes sentiments patriotiques. Mais, de son côté, elle pensait comme moi, quoique depuis plus longtemps que moi. Et ce que sa femme de chambre cachait en entrant dans sa chambre, ce qu'elle allait lui acheter tous les jours, c'était l'Aurore. » (Sodome et Gomorrhe 1, p. 232-233)

Dès lors, des individus sortent de leur isolement. Le Prince et sa femme ne se cachent plus leurs lectures (par exemple, des journaux comme l'Aurore ou le Siècle) ni leurs idées. Lentement leur opinion deviendra publique. Évidemment, cette révélation des opinions se fera par petites touches au sein de cercles sociaux d'abord restreints[12].

Interprétations

Influence minoritaire et travail cognitif du sujet

Cette influence minoritaire longuement décrite à travers l'affaire Dreyfus peut être interprétée comme la conséquence d'une activation cognitive du sujet (augmentation de son attention, de sa centration sur l'objet…). Voici l'analyse que propose Moscovici (1979) : « le changement semble être le résultat d'une intense activité cognitive de la part des individus. Confrontés à une minorité qui soutient vigoureusement un point de vue différent du leur, les sujets de la majorité, n'ayant aucune raison qui les oblige à rejeter la position minoritaire, essaient de comprendre cette position et de voir par les yeux de la minorité. Ils ne demeurent pas passifs, pas plus qu'ils ne se contentent simplement d'accepter ou de rejeter aveuglement une norme opposée à la leur. C'est cet effort cognitif suscité par des individus apparemment convaincus de la validité de leurs propres réponses [la minorité consistante] » qui explique le changement.»[13]

Par la suite, Mugny et ses collègues de Genève spécifieront cette activité cognitive : « La conversion présuppose donc un constructivisme social, une activité cognitive complexe de validation par laquelle les cibles d'influence sont amenées à réfléchir et à prendre position non seulement à propos du contenu spécifique de la tentative d'influence minoritaire, mais aussi à propos d'un ensemble plus vaste de contenus et de prises de position que la minorité rend cognitivement saillants» (Mugny et Pérez, 1989). Ainsi, « les cibles confrontées à une minorité peuvent être amenées à inférer les principes organisateurs de la position minoritaire (…), les cibles peuvent être amenées à élaborer activement des significations nouvelles [et peuvent] (re)construire cognitivement de nouvelles catégorisations du champ social » (Mugny et Pérez, 1989).

De nombreuses recherches sur l'influence minoritaire porteront donc sur la manière dont ce travail cognitif est réalisé, car suivant cette conception, il s'agit là du déterminant majeur de l'influence.

Si cette activité cognitive du sujet et les conflits intérieurs des personnages sont effectivement décrits par Proust, notamment à travers la conversion du prince de Guermantes, ce dernier insiste pourtant sur une autre idée cruciale : la pluralité de l'esprit des personnages.

Or, comme nous allons le voir, cette conception de l'esprit pluriel, absente de la théorie des minorités actives, permet de mieux coller à la psychologie des individus, de rendre explicables des phénomènes de conversions rapides et enfin de lier changements individuels (l'activité cognitive, les conflits intérieurs) et changements sociaux. En plus, cet esprit pluriel fait entrer cette théorie de l'influence dans les perspectives dialogiques qui sont développées actuellement.

Au-delà du travail cognitif : une tension vers l'autre

La multiciplité dans la psychologie Proustienne

Le principe de la psychologie proustienne est la « dissection du moi en diverses instances, la continuité de la vie psychique ne reposant plus sur l'unité phénoménale du sujet, mais sur le jeu entre ces instances, entre les moments de la vie psychique » (Widlöcher, 1999). Il analysa « les multiples facettes de notre personnalité. Pour lui, le moi humain est composé de beaucoup de petits « moi », distincts bien situés côte à côte et plus ou moins étroitement unis entre eux. » (Ellenberger, 1994, p. 201-202)14.

Ainsi, Proust décrit la division de notre personne et de celle des autres (Janet, 1929, p. 295)15.

En effet, à l'instar de nombreux philosophes qui marquèrent le début du XXe siècle (Taine, Ribot, Janet, James, Mead), Proust pense que si notre personne a l'apparence de l'unité, elle est fondamentalement multiple (Proust, 1912, p. 169). Comme le résume Nietzsche (1888, p. 284-289) « nous sommes une multiplicité qui s'est construit une unité imaginaire ». Des conceptions comme celles des moi sociaux de William James, des rôles de George Herbert Mead ou le dialogisme de Mickael Bakhtine reposent sur cette même idée fondamentale : la multiplicité et non l'unité de l'esprit.

L'un des exemples de cette multiplicité, est donné par Rachel, dont Saint Loup est épris. Lorsque Saint Loup la présente au narrateur, ce dernier la reconnaît immédiatement. Il l'avait connue quelques années plus tôt sous un autre nom dans une maison de passe.

Proust développe alors le rôle de l'imagination dans la construction de la personne d'autrui. L'exemple de Rachel avec ses deux facettes est édifiant. Saint Loup et le narrateur voient « sans doute » le même visage mais leur vision est ancrée si différemment qu'il n'existe pas d'espace commun à ce sujet. Objet longuement désiré pour l'un, elle est objet d'un plaisir à 20 francs pour l'autre, objet accessible à tous pour ce prix. Ces deux facettes dont l'une est celle du narrateur et l'autre celle de Saint-Loup ne sont pas fusionnables, échangeables… Néanmoins l'un et l'autre peuvent mobiliser la représentation de l'autre. Le narrateur, qui bénéficie d'une double expérience, voit Rachel telle qu'il l'a connue dans la maison de passe et la voit aussi par les yeux et le désir de son ami Saint-Loup qui lui a tant parlé d'elle, qui lui a lu ses lettres… Il entrevoit même, lors d'une pièce où Rachel se produit, la naissance de la représentation de son ami, de la manière dont il a pu la trouver si séduisante. Quant à Saint-Loup, s'il ne connaît pas l'anecdote de la rencontre du narrateur et de Rachel dans la maison de passe, un événement conduit cette autre représentation à faire irruption dans son esprit et pendant quelques instants les deux facettes coexistent en lui, mais l'une est mieux accordée à son désir, à ses engagements, ses investissements, sa mémoire… et donc l'irruption se résorbe pour ne laisser que celle de la maîtresse dont il est amoureux.16

Cette pluralité de l'autre et ce dédoublement fugitif de la représentation qu'on peut en avoir illustrent cette psychologie de la multiplicité. Dans l'exemple de Rachel, il n'y a

aucune minorité active qui souhaite imposer sa représentation et c'est ce qui permet à Saint-Loup d'en finir facilement avec ce dédoublement. Dans le cas de l'affaire Dreyfus, une telle minorité existe et le rétablissement de la représentation initiale est donc impossible.

Ce qui importe dans cette perspective proustienne, ce sont moins les conflits intra-individuels des personnages que l'élaboration des moi sociaux, des rôles, de la position des autrui signifiants. En somme ce qui importe est que le conflit social incite chacun à élaborer la position des autres, à saisir le rôle des autres et à y réagir (Laurens, 2011).

C'est à cette condition d'élaboration de la position minoritaire que des personnages peuvent la réfuter, contre argumenter, en somme participer aux débats. C'est la condition de l'interaction et du dialogue, sans cela chacun a une position et ne connaît que celle-ci. Les autres qui ont une autre position lui restent incompréhensibles17. Ce dialogue est essentiel à la constitution de la collectivité : « Si l'interlocuteur utilise un geste vocal semblable à celui qu'il entend, et s'il se le répète en se mettant à la place de celui qui lui parle, il possède alors la signification de ce qu'il entend, il a une idée, la signification est devenue sienne. C'est ce genre de situation qui semble être à la base de l'esprit comme tel : ce processus social, où un individu en affecte d'autres, devient partie intégrante de l'expérience des individus ainsi affectés. L'homme n'adopte pas cette attitude d'autrui simplement pour la répéter, mais aussi pour s'intégrer dans la réaction sociale qui est en train de se dérouler. » (Mead, 1963, p. 92-93)

Logique des conversions et des changements sociaux

Suivant cette lecture, le conflit provoqué par les dreyfusards oblige donc les antidreyfusards à élaborer et à intérioriser la position minoritaire, celle de cet adversaire qui ne cède pas et réaffirme ses idées. Cette position minoritaire est critiquée, déniée, rejetée… mais ce faisant, elle se constitue et se met à exister chez ceux qui s'y opposent.18

Autrement dit, les antidreyfusards qui s'intéressent à l'affaire, qui considèrent les arguments minoritaires pour les rejeter peuvent paradoxalement jouer le rôle d'un dreyfusard, peuvent les imiter, dire quels sont leurs arguments, leurs idées, regarder les événements nouveaux comme s'ils étaient dreyfusards.

C'est exactement ce qui arrive au prince de Guermantes. Les prises de position minoritaires sont entrées en lui et il a construit un nouveau rôle, un personnage qui soutient l'innocence de Dreyfus et avec lequel il dialogue. Il n'a pas pour autant éliminé son rôle dominant, celui d'un antidreyfusard inséré dans un milieu aristocratique profondément antidreyfusard.

Quant aux dreyfusards, sans cesse confrontés à des institutions, des groupes et une opinion publique qui dénient leurs arguments et les rejettent, ils ont eux aussi intériorisé les arguments, les réactions, la rhétorique de ceux avec qui ils sont en conflit permanent.

Comme le prince de Guermantes, chaque individu impliqué devient donc un acteur maîtrisant de mieux en mieux l'ensemble des rôles importants de la pièce (ici les rôles pro ou anti Dreyfus), et devient capable de saisir les intentions de ses adversaires, d'anticiper leurs attaques, de les imiter, en substance de se mettre à leur place, de voir comme eux, d'assumer le rôle d'autrui comme l'écrivait Mead (1963).

Schématiquement, Proust décrit la constitution d'un esprit pluriel qui contient autant de moi ou de rôles qu'il y a d'autrui signifiants ou de positons importantes en conflit. Une fois constitués, ces rôles, ces autrui signifiants interagissent, dialoguent chez chacun comme ils le font dans le champ social.

Conclusion

La force d'une telle explication est qu'elle permet de comprendre les conversions rapides et les va-et-vient de l'opinion publique.

Étonnamment, le conflit a pour effet de rendre les individus opposés, plus semblables. Par le conflit, chacun construit le rôle des autres et ainsi, chacun dispose en lui des idées, de la perspective, des intentions… de ceux qui lui sont opposés et qui initialement lui étaient étrangers.

Ainsi constitué, chacun peut saisir les débats sociaux, y participer d'une manière pertinente, et il peut même poursuivre ces débats en lui-même, dans un dialogue intérieur.

C'est ainsi qu'on peut saisir l'importance de la tiercéité dans le regard psychosocial. Le sujet n'est pas en relation directe avec l'objet, l'autre médiatise sa relation à l'objet (Moscovici, 1984). Comme l'écrit Moscovici (1970, p. 30), « on suppose trop généralement, que le sujet dispose, face à un stimulus donné, d'un répertoire de réponses indépendant. Mais il est aisé de remarquer que, dans l'élaboration de son comportement, entre en jeu la présence, effective ou imaginaire, d'un autrui dont le répertoire de réponse interfère avec le sien ». Ainsi, l'autre et ses prises de position ne sont pas fondamentalement un danger d'aliénation pour le sujet, mais constituent le lien social par lequel le sujet accède au monde, construit l'objet, sa position, son jugement (et à l'inverse, l'absence de l'autre montre un sujet à la dérive, sans repère, sans ancrage).

Cette structure psychique marquée par la pluralité, une pluralité qui nait de l'altérité, permet de comprendre les conversions rapides qui nous semblent si surprenantes. Il suffit que le rôle auquel un individu s'oppose, mais qu'il a parfaitement intériorisé, devienne dominant (cf. James, 1908), et que, par la suite, l'individu assume publiquement ce nouveau rôle dominant.

De la même manière, on peut aussi expliquer la versatilité de l'opinion publique qui, comme on le sait, peut passer d'un extrême à l'autre très rapidement. Tous les

individus pris par le conflit ayant constitué en eux la position des autres, il suffit qu'un de ces rôles devienne impossible à tenir pour qu'une large part de la population masque ce rôle et abandonne ainsi une position pour se tourner vers l'autre position.

1 Pour Keynes, dans une situation d'incertitude où le monde devient imprévisible, par exemple lors d'une crise des marchés financiers, la seule conduite rationnelle est d'imiter les autres (Dupuy, 1989) : « Sachant que notre propre jugement est sans valeur, nous nous efforçons de nous rabattre sur le jugement du reste du monde, qui est peut-être mieux informé. En d'autres termes, nous tentons de nous conformer au comportement majoritaire ou moyen. » (Keynes, 1937)

2 « Les opinions, les attitudes et les croyances que les gens ont, doivent avoir une base sur laquelle celle-ci reposent pour être valides » (Festinger, 1950), « En l'absence de moyens objectifs non sociaux, on évalue ses opinions et ses aptitudes en les comparant avec les opinions et les aptitudes des autres. (...) si l'on dispose de moyens objectifs autres que sociaux pour évaluer ses opinions ou ses aptitudes, on ne le fait pas en fonction des autres. » (Festinger, 1954).

3 Le titre de livre de Robert Cialdini « Influence - Soyez Celui Qui Persuade - Ne Soyez Pas Celui Qu'on Manipule » met en exergue ce dualisme.

4 « Des individus ayant des opinions divergentes et qui sont amenés à formuler un jugement commun ne se comportent pas comme des "statisticiens" à la recherche d'une valeur centrale, ni comme ces "suiveurs", décrits par une certaine psychologie sociale, qui ne cherchent qu'à se conformer à une majorité absolue ou relative. Au contraire, quant au cours d'une discussion ils peuvent défendre leurs points de vue, ils choisissent systématiquement une position plus extrême que celle qui résulterait d'une seule recherche de compromis » (Doise et Moscovici, 1973).

5 « Mon seigneur, je [Princesse de Guermantes] ne suis plus qu'une princesse française, et je pense comme tous mes compatriotes. » (Sodome et Gomorrhe 1, p. 215-222).

« Je [Saint-Loup] suis soldat et avant tout pour l'armée. » (Sodome et Gomorrhe 1, p. 206-207).

« Je [Cambremer] ne peux pas fréquenter ces gens-là, je me brouillerais avec toute ma famille. » (Sodome et Gomorrhe 2, p. 476-477).

6 « Swann aurait dû comprendre qu'il devait, plus que tout autre, couper tout câble avec ces gens-là, or, tout au contraire, il tient des propos fâcheux. » (Le côtel de Guermantes 3, p. 404).

7 De la même manière, Saint-Loup est isolé dans l'armée ou « les autres étaient violemment hostiles à la révision » (Le côtel de Guermantes 1, p. 215), et donc on évite de parler de l'affaire en sa présence.

8 « Bloch avait pu, grâce à un avocat nationaliste qu'il connaissait, entrer à plusieurs audiences du procès Zola. Il arrivait là le matin, pour n'en sortir que le soir [...] il sortait de là tellement amoureux de tout ce qui s'y était passé que, le soir, rentré chez lui, il voulait se replonger dans le beau songe et courait retrouver dans un restaurant fréquenté par les deux partis des camarades avec qui il reparlait sans fin de ce qui s'était passé dans la journée et réparait par un souper commandé sur un ton impérieux qui lui donnait l'illusion du pouvoir, le jeûne et les fatigues d'une journée commencée si tôt et où on n'avait pas déjeuné » (Proust, Le côté Guermantes 2, p. 69).

9 « [les Rothschild] sont dreyfusards dans l'âme, comme tous les juifs. » (La prisonnière 1, p. 74)

10 « C'est bien ce qu'on dit : Marsantes, mater semita, ça sent la race, répondit Rachel répétant une étymologie qui reposait sur un grossier contresens car semita signifie "Sente" et non "sémite", mais que les nationalistes appliquaient à Saint-loup à cause des opinions dreyfusardes qu'il devait pourtant à l'actrice. » (Le côté de Guermantes 1, p. 365) ; « ils expliquaient qu'on fût dreyfusiste parce qu'on était d'origine juive. » (Le côté de Guermantes 3, p. 414-415)

11 Il s’agit de journaux républicains.

12 Ainsi, un dreyfusard apprenant que le Prince de Guermantes était de leur côté veut lui faire signer leurs pétitions : « Il faudrait lui demander de signer nos listes pour Picquart ; avec un nom comme le sien, cela ferait un effet formidable. [...] Il ne peut pas faire cela, il ne faut pas demander l’impossible, répétait Swann. Voilà un homme charmant qui a fait des milliers de lieues pour venir jusqu’à nous. Il peut nous être très utile. S’il signait votre liste, il se compromettrait simplement auprès des siens, serait châtié à cause de nous, peut-être se repentirait-il de ses confidences et n’en ferait-il plus » (Proust, Sodome et Gomorrhe 1, p. 146).

13 La recherche des occurrences des termes cognitif, cognition dans le livre de Moscovici (1979) montre que ces termes sont relativement peu utilisés même s’ils occupent déjà une place centrale. On trouve quelques occurrences de ces concepts pour présenter les expériences de Asch, de Lewin et de Festinger. En outre on trouve les occurrences suivantes pour la théorie de minorités actives :

« L'absence du partenaire modifie la situation en ce sens qu'elle permet au sujet de cesser de se considérer comme une cible d'influence, ce qui atténue considérablement le conflit interpersonnel. Il est alors en mesure de résoudre son conflit intrapersonnel en examinant plus « objectivement » les alternatives cognitives concernant l'objet et le stimulus. »

« L'autre participant, l'individu ou le sous-groupe minoritaire, n'a pas la possibilité de trouver un soutien alternatif normatif ou cognitif à l'intérieur du groupe »

« Le conflit qui en résulte semble annoncer la restructuration du système perceptif-

cognitif qui est la source du jugement. »

14 Proust fut imprégné par cette psychologie de la dissociation qui marqua la fin du XIXe siècle en France. Par exemple, il fut étudiant de Paul Janet à la Sorbonne et le père de Proust, le médecin Adrien Proust, étudia tous les grands thèmes marquant de l'époque : des cas d'hystérie, de somnambulisme, de dédoublement de personnalité. Ainsi, on retrouve dans la Recherche une histoire publiée par son père à propos d'un malade à la double personnalité : honnête dans l'une, il devient un « abominable gredin » dans l'autre (Proust, Le temps retrouvé I, p. 45). Comme le montre Bizub (2006), cet ancrage particulier de Proust, son acculturation à cette psychologie de la dissociation, hantera son œuvre littéraire.

15 Ex. lorsqu'un événement important survient Proust ne décrit pas la réaction de l'individu, mais l'évènement est annoncé à une série de personnages, de moi, qui composent le sujet et, chacun de ces moi, réagit à la nouvelle à sa manière (Proust, Albertine disparue, p. 21).

16 « Voyant qu'elles [Lucienne et Germaine] avaient l'air très liées avec son amie, [Saint-Loup] eut l'idée que celle-ci avait peut-être eu sa place, l'avait peut-être encore, dans une vie insoupçonnée, fort différente de celle qu'il menait avec elle, une vie où on avait les femmes pour un louis. Il ne fit pas qu'entrevoir cette vie, mais aussi, au milieu, une Rachel tout autre que celle qu'il connaissait, une Rachel pareille à ces deux petites poules, une Rachel à vingt francs. En somme Rachel s'était un instant dédoublée pour lui, il avait aperçu à quelque distance de sa Rachel la Rachel petite poule, la Rachel réelle, si toutefois l'on peut dire que la Rachel poule fût plus réelle que l'autre. (…) Lucienne et de Germaine maintinrent un instant la Rachel nouvelle. Un instant il imagina une vie de la place Pigalle, avec des amis inconnus, des bonnes fortunes sordides, des après-midi de plaisirs naïfs (…). Robert aurait voulu demander à son amie qui étaient Lucienne et Germaine, les choses qu'elles lui eussent dites si elle était montée dans leur compartiment, à quoi elles eussent ensemble, elle et ses camarades, passé une journée qui eût peut-être fini comme divertissement suprême, après les plaisirs du skating, à la taverne de L'Olympia, si lui, Robert, et moi n'avions pas été présents (…) Mais à quoi bon poser à Rachel des questions, quand il savait d'avance que la réponse serait ou un simple silence ou un mensonge ou quelque chose de très pénible pour lui et qui ne décrirait rien ? Le dédoublement de Rachel avait trop duré. » (Le côtelì de Guermantes 1, p. 328-333).

17 Plus généralement, tant que l'autre reste extérieur au sujet, il demeure incompréhensible. La signification est le résultat d'une identité de réaction de soi et de l'autre qui repose sur l'adoption inconsciente des attitudes d'autrui (Mead, 1963, p. 58-59). « Si l'interlocuteur utilise un geste vocal semblable à celui qu'il entend, et s'il se le répète en se mettant à la place de celui qui lui parle, il possède alors la signification de ce qu'il entend, il a une idée, la signification est devenue sienne. C'est ce genre de situation qui semble être à la base de l'esprit comme tel : ce processus social, où un individu en affecte d'autres, devient partie intégrante de l'expérience des individus ainsi affectés. L'homme n'adopte pas cette attitude d'autrui simplement pour

la répéter, mais aussi pour s'intégrer dans la réaction sociale qui est en train de se dérouler. » (Mead, 1963, p. 92-93)

18 Comme l'affirmait Tarde (1890, p.XII-XIII), « quand un dogme est proclamé, quand un programme politique est affiché, les hommes se classent en deux catégories inégales : ceux qui s'enflamment pour, et ceux qui s'enflamment contre. […] À propos d'une idée quelconque mise en avant par la presse, chaque jour, je le répète, le public se partage en deux camps : ceux qui "sont de cet avis" et ceux qui "ne sont pas de cet avis". Mais ceux-ci, pas plus que ceux-là, n'admettent qu'on puisse se préoccuper, en ce moment, d'autre chose que de la question qui leur est ainsi posée et imposée ».

Asch, S. E. 1952. *Social psychology*, Oxford, Oxford University Press, Édition de 1987.

Bakhtine, M. 1929. *La poétique de Dostoïevski,* Édition de 1970, Paris, Seuil.

Bizub, E. 2006. *Proust et le moi divisé. La* Recherche *: creuset de la psychologie expérimentale (1874-1914),* Genève, Droz.

Blum, L. 1935. *Souvenirs de l'affaire*, Édition de 1981, Paris, Gallimard.

Brown, R. 1967. *Social Psychology*, Londres, Macmillan student Edition.

Doise, W. et Moscovici, S. 1973. « Les décisions collectives », in Moscovici, S. (sous la direction de). 1973. *Introduction à la psychologie sociale,* Tome 2, Paris, Larousse, pp. 114-134.

Dupuy, J.-P. 1989. « Convention et Common knoledge », *Revue économique,* 40, 2, pp. 361-400.

Ellenberger, H.F. 1994. *Histoire de la découverte de l'inconscient,* Paris, Fayard.

Festinger, L. 1950. « Informal social communication », *Psychological Review,* 57, pp. 271- 282. (Traduction française : « Communication sociale informelle », in Faucheux, C. et Moscovici, S. (sous la direction de). 1971. *Psychologie sociale théorique et expérimentale*, Paris, Mouton, pp. 61-76).

Festinger, L. 1954. « A theory of social comprison processes », *Human Relations,* 7, pp. 117- 140. (Traduction française : « Théorie des processus de comparaison sociale », in Faucheux, C. et Moscovici, S. (sous la direction de). 1971. *Psychologie sociale théorique et expérimentale*, Paris, Mouton, pp. 77-104).

James, W. 1908. *L'expérience religieuse*, Paris, Alcan.

Janet, P. 1929. *L'évolution psychologique de la personnalité, Compte rendu intégral des conférences faites en 1929 au collège de France*, Édition de 1984, Paris, Société Pierre Janet.

Keynes, .J.M. 1937. *The general theory of employment,Quarterly Journal of Economics,* 51, pp. 209-223.

Laurens, S. 2006. « La psychologie proustienne à l'aide de la théorie des minorités actives – vers une explication du changement social », *Psychologie clinique,* 22, pp. 99-127.

Laurens, S. 2011. « La division du sujet par l'influence d'autrui, prémisse du rapport dialogique », *Bulletin de psychologie,* 64*,* 5*.*

Laurens, S. et Markovà, I. (2011). « Influence et dialogisme », *Bulletin de psychologie,* 64, 5*.*

Markovà, I. 2011. « L'influence et la dialogicité », *Bulletin de psychologie,* 64, 5*.*

Mead, G. H. 1963. *L'esprit, le soi et la société,* Paris, Presses Universitaires de France.

Milgram, S. 1974. *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy.

Moscovici, S. 1970. « Préface », in Jodelet, D. ; Viet, J. et Besnard P. (sous la direction de). 1970. *La psychologie sociale, une discipline en mouvement*, Paris-La Haye, Mouton, pp. 9-64.

Moscovici, S. 1984. « Introduction, le domaine de la psychologie sociale », in Moscovici, S. (sous la direction de). 1984. *Psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 5-22.

Moscovici, S. 1980. « Toward a theory of conversion behavior », in Berkowitz L. (sous la direction de). 1980. *Advances in Experimental Social Psychology,* 13, New York : Academic Press.

Moscovici, S. 1986. « The Dreyfus affair, Proust, and social psychology », *Social Research,* 53, 1, pp. 23-56.

Moscovici, S. 1987. « Le déni », in Moscovici, S. et Mugny, G. (sous la direction de). 1987. *Psychologie de la conversio*n, Cousset, Del Val, pp. 251-263.

Moscovici, S. ; Mugny, G. et Pérez, J-A. 1984. « Les effets pervers du déni (par la majorité) des opinions d'une minorité », *Bulletin de psychologie,* 372, pp. 803-812.

Mugny, G. et Pérez, J-A. 1986. *Le déni et la raison*, Cousset : Delval.

Mugny, G. et Pérez, J-A. 1989. « L'influence sociale comme processus de changement », *Hermés,* 5-6, pp. 227-236.

Nietzsche, F. 1888. *La volonté de puissance*, Édition de 1995, Tome 1, Paris, Gallimard.

Proust, M. 1907-1922. *À la recherche du temps perdu,* Édition de 19646-1947 en 15

volumes, Paris, Gallimard.

Proust, M. 1912. *Contre Sainte-Beuve*, Édition de 1954, Paris, Gallimard.

Schachter, S. 1951. « Deviation, rejection and communication », *Journal of Abnormal and Social Psychology,* 46, pp. 190-207.

Tarde, G. 1890. *Les lois de l'imitation,* Édition de 1993, Paris, Kimé.

Widlöcher, D. 1999. « Proust, un précurseur de l'Ego-Psychology ? », *Revue Française de Psychanalyse,* LXIII, 2, pp. 407-414.